par Sedaine

4

# ROSE
## ET
# COLAS,

## COMÉDIE
## EN UN ACTE,
## PROSE ET MUSIQUE.

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Mars 1764.*




A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# PERSONNAGES.

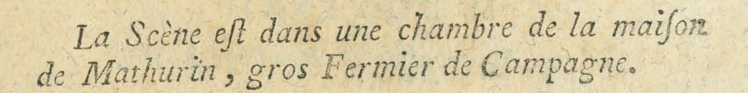
COLAS.

ROSE.

MATHURIN.

PIERRE LE ROUX.

LA MERE BOBI.



*La Scène est dans une chambre de la maison de Mathurin, gros Fermier de Campagne.*



# ROSE ET COLAS,

## COMÉDIE.



*Le Théâtre représente l'intérieur de la maison d'un Fermier, un escalier sur une des aîles.*

---

## SCENE PREMIERE.

ROSE.

ARIETTE.

PAUVRE Colas, pauvre Colas,
Mon pere ne sortira pas ;
Il l'a juré, pauvre Colas.
Pauvre Colas.

Il court, il va,
Hé ! pourquoi ça ?
Je n'en sais rien :
Il court, il vient.
Dans sa chambre il se renferme,
Et puis il court à la ferme,

Du jardin au colombier,
Et de la cave au grenier,
Et du grenier au sellier.

Pauvre Colas, pauvre Colas,
Mon pere ne sortira pas;
Il l'a juré, pauvre Colas.
Pauvre Colas.

A présent tu te tourmentes;
Mais peux-tu t'en prendre à moi?
Colas, si tu te lamentes,
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas, &c.

---

## *SCENE II.*

### LA MERE BOBI, ROSE.

ROSE.

BOn! ne voilà-t-il pas la vieille mere Bobi? Qu'est-ce qu'elle demande? Qu'est-ce que vous regardez, la mere?

LA MERE BOBI.

Rien, rien. Où est ton pere?

ROSE.

Je ne sais pas. Il est par-tout, & il n'est nulle part.

LA MERE BOBI.

Il feroit mieux de se tenir chez lui.

ROSE.

Vous êtes venue par la petite ruelle, la mere, vous n'avez pas fermé la porte.

LA MERE BOBI.

Non, non, non.

ROSE.

Mais qu'est-ce que vous regardez donc?

LA MERE BOBI.

N'est-ce pas là ta chambre?



ROSE.

Oui.

LA MERE BOBI.

Où tu couches?

ROSE.

Oui.

(*Pendant la ritournelle suivante, elles tournent toutes deux dans la chambre.*)

LA MERE BOBI.

ARIETTE.

La sagesse est un trésor,
Un trésor c'est la sagesse;
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'est pas richesse;
L'argent, l'or & la richesse
Ne valent pas la sagesse.
La sagesse est un trésor;
Un peu d'or n'est pas richesse:
L'argent ne vaut pas de l'or.
L'argent, l'or & la richesse;
Hé! non, non, c'est la sagesse:
La sagesse est un trésor.

Parce que j'eus ce printemps
Quatre-vingt & quatorze ans,
On pense que je radote.
Bon Dieu! les mauvais enfans;
L'un me tire par ma cotte:
Que les enfans sont méchans!
L'un me tire par ma cotte,
L'autre saute devant moi,
Un petit me montre au doigt.
Viens-y. Il y viendra;
Mais le premier qui viendra,
Le premier qui sautera,
Le premier qui dansera,

Je vous lui donne à l'inſtant
Pan.
La ſageſſe eſt un tréſor ;
Un tréſor c'eſt la ſageſſe ;
L'argent ne vaut pas de l'or ;
Un peu d'or n'eſt pas richeſſe, &c.

## SCENE III.

ROSE.

VOyez quel radotage ! Qu'eſt-ce qu'elle veut dire ? Si je lui avois répondu un mot, elle ne finiſſoit plus— Je ne ſais à quoi m'occuper— Je n'ai de courage à rien.
( *Elle reſte à rêver, appuyée ſur ſa chaiſe.* )

## SCENE IV.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN.

TU n'as donc rien à faire aujourd'hui ?

ROSE.

Ah ! vous voilà, mon pere.

MATHURIN.

Que fais-tu là ?

ROSE.

Je—

MATHURIN.

Oui, je.

ROSE.

Vous me pardonnerez.

MATHURIN.

Hé bien, travaillez donc.



ROSE.

Mais, c'eſt que vous allez, & que vous venez.

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que cela te regarde ?

ROSE.

Vous dormez toutes les après-dîné, & aujourd'hui vous n'avez pas dormi.

MATHURIN.

Je ne veux pas dormir.

ROSE.

Vous pouvez avoir beſoin de quelque choſe.

MATHURIN.

Je t'appellerai. Hon, hon, hon.

( *Il la regarde faire pendant la ritournelle, & il porte le doigt à ſon front.* )

## SCENE V.

MATHURIN.

ARIETTE.

SAns chien & ſans houlette,
J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un blé,
Qu'une fillette,
Dont le cœur— dont le cœur a parlé.

Elle eſt ſi leſte,
Elle eſt ſi preſte ;
L'oreille eſt en l'air ;
L'œil eſt un éclair.
Toujours folle
De plaiſir,
Elle vole
Vers ſon deſir ;
Mais l'âge & le temps
Qui tout mene,

Vengent ses parens
De leur peine.
Mere de famille, la fille un jour,
Chante à son tour :

Sans chien, &c.

## SCENE VI.

MATHURIN, ROSE.

ROSE, *accourant.*

AH! mon pere, ah! que je suis fâchée !

MATHURIN.

Quoi ?

ROSE.

Je n'ai pas songé à vous dire : hé, vîte, hé, vîte, hé, vîte, il faut que vous alliez au Château.

MATHURIN.

J'en sors.

ROSE.

Vous en sortez ? — & chez le Collecteur ?

MATHURIN.

Je viens de lui parler.

ROSE.

Lui parler ? ha ! — La vieille mere Bobi est venue — N'aviez-vous pas dit que vous iriez à la ville ?

MATHURIN.

Le fils de Pierre y est allé.

ROSE.

Colas ?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

A la ville ?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.



ROSE.

Y a-t-il long-temps qu'il — Vous aviez dit hier que vous iriez acheter de la graine.

MATHURIN.

Tu as bonne envie que je sorte.

RORE.

Moi, point du tout, mon pere ; mais c'est que quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.

MATHURIN.

Dis que je t'ennuie.

ROSE.

Si vous voulez, j'irai pour vous.

MATHURIN.

Hé, non, hé, non, hé, non ; je n'ai pas besoin de tes services ; j'attends Pierre ici, il m'en fera avoir de la graine, lui, il m'en fera avoir — (*à part.*) La malice, voyez-vous. Je parie qu'elle l'attend.

ROSE, *à part.*

Il ne sortira pas.

## SCENE VII.

MATHURIN, ROSE, PIERRE LE ROUX.

ROSE.

AH! bonjour, Monsieur Pierre.

PIERRE.

Bonjour, Rose, bonjour.

MATHURIN.

Je t'attendois.

ROSE.

Comment vous portez-vous, Monsieur Pierre ?

PIERRE.

Fort bien.

MATHURIN.

Laisse-nous.

ROSE.

Mon pere disoit que vous étiez à la ville.

PIERRE.

Non, c'est mon fils.

ROSE.

Oui, pour acheter de la graine.

PIERRE.

Non, c'est pour de l'argent qu'on me doit.

MATHURIN.

Tu nous laisseras parler, peut-être.

PIERRE.

On m'a dit que tu me demandois.

MATHURIN.

Chut— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

ROSE.

Moi ? mon pere.

MATHURIN.

Oui, va t'occuper, va nous cueillir une salade, épluche-la, lave-la, laisse-nous— (*Comme Rose cherche un panier & sa toupille, Mathurin bat la campagne, & regarde si elle s'en va.*) Hé bien, Pierre Le Roux, comment vont les vignes ?

PIERRE.

Ah ! ah ! assez bien, si ce n'étoit les vers qui nous mangent.

MATHURIN.

Oh ! cela a été de tout temps ; qu'y faire ?

PIERRE.

Rien. Il n'y a que Dieu & le temps.

MATHURIN.

La méchanceté des hommes va de pis en pis.

PIERRE.

Quand cela sera au comble, il faudra bien une fin.

MATHURIN.

Oui, pourvu que—



## *SCENE VIII.*

MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN.

HA ! la voilà partie. Oh ! çà, Pierre Le Roux, ce n'est pas cela dont il s'agit.

PIERRE.

Dites.

MATHURIN, *après avoir été chercher un arc.*

Connoissez-vous cela ?

PIERRE.

Cela ? Pargoi, si je connois ca ; c'est un arc.

MATHURIN.

Oui, c'est un arc ; mais encore?

PIERRE.

Hé ! c'est le mien que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN.

Cela suffit.

PIERRE.

C'est celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN.

C'est bon ; mais—

PIERRE.

Il y a bien trente ans.

MATHURIN.

C'est à merveille. J'ai—

PIERRE.

J'ai encore la tasse d'argent.

MATHURIN.

Oui, oui, je l'ai vue— vous saurez que—

PIERRE.

Je ne l'ai pas sur moi.

MATHURIN.

Je vous en dispense. Je voulois—

PIERRE.

Je voulois vous la montrer.

MATHURIN.

Je n'en doute pas.

PIERRE.

C'eſt que—

MATHURIN.

C'eſt que, oui, vous avez raiſon; elle eſt belle, je l'ai vue. C'eſt une taſſe qui a une anſe, nous la reverrons; mais j'ai autre choſe à vous dire.

PIERRE.

Ah! dites, dites.

MATHURIN.

Vous êtes veuf, & moi auſſi; nos femmes nous ont laiſſé à vous un garçon, & à moi une fille.

PIERRE.

Oui, qui eſt bien gentille.

MATHURIN.

Votre garçon me paroit auſſi genti garçon. J'ai un conſeil à vous demander.

PIERRE.

J'écoute.

MATHURIN.

Si au lieu d'un garçon vous aviez une fille, & qu'il vint à l'entour de chez vous roder quelque jeune gaillard qui vint vous voir en votre abſence, vous m'entendez, qu'eſt-ce que vous feriez?

PIERRE.

Ce que je ferois? Si le garçon ne me convenoit point, je lui dirois: Tiens, un tel, (ſon nom) je vois toute ta manigance, & je te prie de ne plus faire comme cela, parce que cela me déplait. D'abord ma fille n'eſt pas pour toi, parce que tu es un libertin, parce que tu es (enfin ce qu'il ſeroit); s'il y revenoit, je me mettrois en colere, je battrois la fille, je battrois le garçon, je—

MATHURIN.

Oui, vous battriez tout le monde; mais ſi le garçon vous convenoit?

PIERRE.

S'il me convenoit? (*Il rêve.*) Ah! ah!—pour lors— j'enverrois chercher le pere, ou j'irois le trouver moi-même, Mathurin; car c'eſt à ceux qui ont affaire à aller



trouver. Mais ne parlons pas de ça. Je dirois au pere tout ce qui ſe paſſe, & que votre fils ſe tienne chez vous, ou je l'aſſomme. Mais mon fils aime votre fille, mais ils ſe conviennent, mais ils ſont d'âge, mais voulez-vous, la lui donner? Ah! parlons, parlons, & nous parlerions.

MATHURIN.

Hé bien, Pierre Le Roux, ce que vous dites qu'il faut que le pere faſſe, je le fais. Hier nous nous ſommes quittés tard; je ſuis rentré ici: on ne voyoit pas bien clair. J'ai vu quelque choſe là du long, là, entre la table & la muraille, cela marchoit à quatre pattes; j'ai cru que c'étoit un chien, j'y ai donné un coup de pied. Haut, patau, à la cour. Ma fille s'eſt jettée à mon cou. Ah! mon pere, vous revenez bien tard; ah! mon pere, j'étois inquiète. Ah! mon pere. Donnez-nous de la lumiere, lui ai-je dit.

PIERRE.

Hé bien?

MATHURIN.

Hé bien, pendant qu'elle alloit en chercher, j'ai trouvé cet arc-là ſous mes pieds.

PIERRE.

Ici?

MATHURIN.

Là.

PIERRE.

Ah! ah!

MATHURIN.

Ainſi je ſuis ſûr que ce qui marchoit à quatre pattes, n'eſt autre que votre fils. Il eſt inutile, je crois, de vous dire que cela ne me plait pas; ainſi recommandez-lui bien de ne plus venir ici, ou ſi je l'y trouve, il s'en repentira; il m'a joué un tour de chien, & moi je pourrois lui en jouer un qui ne lui feroit pas plaiſir.

PIERRE.

Mais ſi nos jeunes gens s'aiment, & que nous puiſſions—

MATHURIN.

Ah! parlons, parlons; je ne demande pas mieux.

PIERRE, *après avoir rêvé.*

Que donnez-vous à votre fille en mariage?

MATHURIN.

Tout & rien. Et vous à votre fils?

PIERRE.

Tout & rien. Je n'ai que lui.

MATHURIN.

Je n'ai qu'elle.

PIERRE.

Je lui donne d'abord mes premiers attelages, mes premieres charrues.

MATHURIN.

C'eſt-à-dire, vos anciennes.

PIERRE.

Oui. Ils les renouvelleront.

MATHURIN.

Et moi je lui donne le trouſſeau qu'elle a filé, tous les joyaux de ſa mere, ſes hardes, ſon linge, ſes garnitures, ſes coëffes, ſa croix d'or, ſes boucles d'or, (elle les a déja) les gants de ſoie, le collier, le ruban. Je veux qu'elle paroiſſe.

PIERRE.

J'entends. Nous leur donnerons peu de choſe, que nous voudrons faire valoir beaucoup.

MATHURIN.

Comme ça ſe pratique.

PIERRE.

Vous reſſouvenez-vous de notre vieux Bailli? Mes enfans, mes enfans, (diſoit-il avec ſa petite canne) le haſard commence les mariages, & la vanité les finit.

MATHURIN.

Vanité, ſi vous voulez; mais je les aſſocierai à ma ferme.

PIERRE.

Et moi à la mienne.

MATHURIN.

A la fin de mon bail.



PIERRE.

Et moi auſſi; & combien avez-vous encore à aller?

MATHURIN.

Trois ans. Et vous?

PIERRE.

Et moi cinq.

MATHURIN.

Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE.

N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque choſe? Mais il faut d'abord faire connoître aux jeunes gens ce que c'eſt que la dépenſe d'un ménage.

MATHURIN.

J'entends; oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE.

Moi, ce qui m'inquiète, c'eſt que je ne ſais comment ils ſe tireront de cet embarras-là; ils ſont encore trop jeunes.

MATHURIN.

Trop jeunes! Pierre Le Roux, nature, jeuneſſe & ſanté; vous vous ſouvenez de la chanſon.

PIERRE.

C'eſt ſur moi qu'elle a été faite, & ſur feu ma femme.

MATHURIN.

Je le ſais bien.

PIERRE.

Je ne ſais ſi je m'en reſſouviendrois; il y a ma foi long-temps.

MATHURIN.

Oui, il y a long-temps; je n'étois pas plus haut que ça.

PIERRE.

CHANSON.

Avez-vous connu Jeannette?
Avez-vous connu Jeannot?
L'un & l'autre étoit plus ſot

Qu'un mouton qui paît l'herbette.
Un beau jour que dans les champs
Ils alloient tous deux cherchans
Leurs troupeaux qui vont paiſſans ;
Ils s'accoſtent en dandinant,
Ils ſe parlent en ricannant ;
Rien n'étoit ſi drôle.
Hé bien, dans le même été,
Ce fut le couple le plus futé ;
L'eſprit, le bon ſens, la parole.
Nature, jeuneſſe & ſanté,
Sont trois bons maîtres d'école.

MATHURIN.

Comme on a chanté cela dans le village ! Hé bien, cet embarras-là vous a-t-il fait mourir ? Vous étiez cependant bien jeunes tous les deux.

PIERRE.

Ma pauvre Jeannette n'étoit pas ſotte ; mon fils eſt tout ſon portrait.

MATHURIN.

Ma fille la vaudra bien. Savez-vous qu'elle me gêne, oui, elle me gêne, elle me gêne— plus que feu ma femme. Si je bois, ſi je jure, ſi je dis quelque drôlerie, elle me reprend ; c'eſt comme ſa mere, & pire encore ; car il faut reſpecter la jeuneſſe.

PIERRE.

Vous avez raiſon.

MATHURIN, *en prenant la main de Pierre.*

Enfin, c'eſt conclu, & le plutôt ſera le mieux.

PIERRE.

Le plutôt ? non ; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN.

Hé, n'ai-je pas ma moiſſon ?

PIERRE.

C'eſt à cauſe de cela, ils en auront plus de cœur à nous aider ; remettons à l'hiver, aux Rois.

MATHURIN.

A l'hiver ? c'eſt un mauvais temps.

PIERRE.



PIERRE.

C'eſt le meilleur pour les mariages ; c'eſt encore ce que nous chantoit le Bailli.

MATHURIN.

Votre Bailli, votre Bailli, avec ſes grandes chanſons, les trois quarts du temps il ne ſavoit ce qu'il diſoit.

PIERRE.

Ecoutez, écoutez.

MATHURIN.

Je ſais ce que vous voulez dire.

PIERRE.

Non, non.

MATHURIN.

Hé ! tenez.

CHANSON.

Au Printemps naiſſent les fleurs,
Dont les fruits parent l'Automne ;
Mais aſſis ſous une tonne,
C'eſt l'hiver qui ſe couronne
Du tribut de leurs faveurs.

Ainſi l'hiver dans ſes fêtes
Doit s'embellir des inſtans,
Et ſe parer des conquêtes
Que l'amour prépare au printemps.

PIERRE.

Hé bien, vous voyez qu'il faut remettre à cet hiver.

MATHURIN.

Une chanſon n'eſt pas une raiſon.

PIERRE.

C'eſt la réponſe à la vôtre, c'eſt la réponſe à la vôtre, c'eſt— Vous rêvez.

MATHURIN.

Oui, je rêve—Voulez-vous que je vous diſe franchement la vérité ?

PIERRE.

Sans doute.

MATHURIN.

Je suis un homme, moi, je ne suis pas une femme; je ne peux pas avoir ma fille pendue à mes côtés comme un trousseau de clefs. Elle est sage, elle est sage; ah! très-sage. Mais peut-être aime-t-elle votre fils, & la sagesse d'une fille qui aime est plus mûre qu'il ne faut.

PIERRE.

Hé! moi, hé! moi, n'ai-je pas les mêmes appréhensions? les mêmes, non, mais d'autres. Mon fils est vif, bon cœur, mais prompt, & je crains qu'il ne lui prenne une fantaisie de courir & de quitter le pays.

MATHURIN.

Hé bien, finissez donc.

PIERRE.

Oh! nous serons toujours à même.

MATHURIN.

Hé! ne voyez-vous pas qu'ils vont nous tourmenter?

PIERRE.

Bon, tourmenter! il y a moyen à tout. La premiere fois que mon fils viendra ici, mettez-le à la porte. Il sera triste. Je lui dirai: qu'est-ce que tu as? Il est franc; il me contera son chagrin. Va, je parlerai au pere. Ah! je vous remercie. Je le traîne huit jours.

MATHURIN.

Hé bien, huit jours.

PIERRE.

Après cela, ce sera vous qui n'aurez pas le temps de me parler; encore huit jours de gagnés.

MATHURIN.

Encore huit jours de gagnés.

PIERRE.

Ensuite nous parlerons, mais nous ne convenons pas de nos faits; encore huit jours.

MATHURIN.

Encore huit jours.

PIERRE.

Enfin nous voilà arrangés.

MATHURIN.

Hé bien, huit & huit font seize, & huit font vingt-quatre, & huit, c'est —



PIERRE.

C'est trente-deux.

MATHURIN.

Nous voilà juste en pleine moisson.

PIERRE.

Ah! ah! alors c'est à nous à les occuper si bien pendant la moisson & pendant les vendanges, que le soir ils n'aient envie que de dormir.

MATHURIN.

Enfin voilà les vendanges finies.

PIERRE.

Ah! qu'ils ne sont pas encore mariés. Il arrivera que vous aurez dit quelque chose de moi dans le village, ou j'aurai dit quelque chose de vous. L'éclaircissement entre nous commencera par des injures; alors la rupture, alors les caquets; les femmes s'en mêleront; de là, des rapports, des médisances, des calomnies. Ne me parlez jamais de cet homme-là, ne me parlez jamais de cet homme-ci; qu'il s'aille promener lui & son fils; qu'il aille au diable, lui & sa fille. Nos jeunes gens pleureront; ils s'en aimeront davantage; & puis quelque honnête homme viendra s'entremettre, il nous raccommodera, & croira avoir bien de l'esprit; & puis l'hiver, & puis les Rois, & puis le mariage.

MATHURIN.

Cela nous donnera de la peine.

PIERRE.

De la peine, de la peine, je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

MATHURIN.

Vous n'en auriez pas mal.

PIERRE.

Pas mal — ah! que j'ai encore le poignet roide.

(*Pierre se met en devoir de tendre la corde de l'arc, & le donne ensuite à Mathurin, qui fait le même jeu.*)

## SCENE IX.

ROSE, PIERRE, MATHURIN.

MATHURIN. PIERRE.

DUO.

MATHURIN:

Ah ! ah ! ah ! comme il y viendra,
Comme il y viendra.
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là ;
Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela.
Bon, bon, ahi, fort,
Bon, bon, encor plus fort.
Donnez, donnez, pere Le Roux.
Oui, c'est à nous ; oui, c'est à nous
Qu'il appartient encor
Un plus heureux effort.
J'ai plus que vous le poignet ferme,
Soyez certain de cela.
M'y voilà, non.
Bon, bon, bon,
M'y voilà—non.
Ce n'est plus nous,
Ce n'est plus nous.

PIERRE:

J'Ai bien encor le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

M'y voilà, non,
Bon, non.

Tenez ; prenez ;
Voyons, à vous.

Voyons, à vous.
Ah ! ah ! comme il y viendra.
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela.
Bon, bon, ahi, fort,
Ahi, fort.
Hé bien, hé bien, étoit-ce à vous
Que convenoir encor
Un plus heureux effort?

MATHURIN.
Ami, ami, laissons cela,
La vieillesse nous dit holà ;
Laissons à nos enfans,
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

PIERRE.
Laissons cela,
La vieillesse nous dit holà ;
Laissons à nos enfans,
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

*( En se retournant pendant la ritournelle, ils apperçoivent Rose qui peut les avoir écoutés ; ils se retirent, l'un d'un côté du Théâtre, & l'autre de l'autre ; ils*





Therese Martinet — Marie Queverdo

MATHURIN ET PIERRE

*Bon, bon, bon,*
*M'y voilà . . . . non.*
*Ce n'est plus nous,*
*Ce n'est plus nous.*

*Ami : ami, laissons cela,*
*La vielleße nous dit hola :*
*Laissons à nos enfans*
*Faire ce qu'on fait à vingt ans*

Paris chez Martinet

*frappent du pied, ruminent, & feignent la plus grande colere.* )

PIERRE.

Morbleu! elle nous a entendus.

MATHURIN.

Quelle imprudence!

PIERRE.

O Ciel!

MATHURIN.

Pierre Le Roux.

PIERRE.

Mathurin.

MATHURIN.

Vous êtes un coquin.

PIERRE.

Tu me la payeras.

( *Ils se promenent comme des furieux. Rose se leve, range sa chaise, les regarde, & commence le Trio.* )

## *TRIO.*

| ROSE. | PIERRE. | MATHURIN. |
|---|---|---|
| Mais, mais ils sont en courroux !<br>Oui, je les crois en colere.<br>Mon pere, mon pere !<br>Pierre Le Roux ! | Oui, je me moque de vous ;<br>Je me ris de ta famille :<br>Ta fille, ta fille,<br>N'est rien pour nous. | |
| O ciel ! ô ciel !<br>Pourquoi..... pourquoi ?<br>Dites-moi, dites-moi ?<br>Ah ! ah ! ah ! ah ! Ciel ! | Je ris, je ris<br>De ton courroux. | Si j'en croyois mon courroux,<br>Oui, la main, la main me grille ;<br>Ma fille n'est pas pour vous.<br>( *à part.* ) |
| Pourquoi vous mettre en courroux ?<br>Pourquoi vous mettre en colere ? | Oui, je me moque de vous. ( *à part.* )<br>Bien, bien, bien.<br><br>Oui, je me moque | Bien, bien. |

| ROSE. | PIERRE. | MATHURIN. |
| --- | --- | --- |
| Mon pere, mon pere !<br>Pierre Le Roux ! | de vous.<br>Je me ris de ta famille : | Si ce n'étoit ma fille ! |
| Mon pere, mon pere !<br>Mais dites-moi donc pourquoi ? | Ta fille, ta fille,<br>N'eſt rien pour nous. | |
| C'eſt de moi, c'eſt de moi.<br>Mais pourquoi ? | Suis-je fou, ſuis-je fou ?<br>Pour vous, non jamais. | C'eſt bien moi qui ſerois fou,<br>Et ma fille eſt trop gentille ;<br>Ma fille n'eſt pas pour vous. |
| Pourquoi ſortir, pourquoi ?<br>Ah ! quel effroi !<br>Je vais mourir. | Veux-tu, veux-tu ſortir ?<br>Prends garde à toi. *Bis.* | Bien bien ;<br>Prends garde à toi,<br>Prends garde à toi. |
| Hé, pourquoi tout ce courroux ? | Veux-tu ſortir ? | |
| Pourquoi vous mettre en colere ? | Bien, bien, très-bien. | Bien, bien, bien.<br>Sors, ſors, ſors. |
| Mon pere, Pierre Le Roux. | Sors, ſors, ſors, ſors. | |
| | Je veux que de mille coups,<br>Et que le diable m'emporte, | S'il paſſe devant ma porte, |
| Pourquoi menacer de ces coups ?<br>Quelle fureur vous tranſporte ? | Et que le diable m'emporte. | |
| Quelle fureur vous tranſporte ? | | Je veux que de mille coups,<br>S'il approche de ma porte. |
| Colas, Colas ? quoi, c'eſt pour lui. | Je veux que de mille coups,<br>Je veux que le diable emporte<br>Ta porte & tes verroux. | Si Colas, ſi Colas<br>Vient..... vient.....<br>vient ici. |

Pag. 27.



| ROSE | PIERRE | MATHURIN |
|---|---|---|
| *Excusez, excusez :* | *Eh bien, eh bien* | *Si je vais prendre* |
| *Helas ! pardon.* | *Sors, sors donc sors,* | *Un baton, tu sçauras* |
| | *Sors.* | *Comme j'assomme :* |
| | | *J'ai le bras bon.* |



| ROSE. | PIERRE. | MATHURIN. |
|---|---|---|
| Colas ne vient pas chez nous,<br>Ou du moins il n'y vient guere.<br>Mon pere, mon pere, Pierre Le Roux. | Si vous ne le payez tous. (*à part.*)<br>Bien, bien, bien, bien. | Oui, oui, oui, oui. |
| Ha Pierre ! ha Pierre !<br>Ha mon pere ! appaisez-vous. | Je veux que de mille coups ;<br>Je veux que le diable emporte<br>Ta porte & tes verroux. | Oui, s'il passe devant ma porte. |
| Excusez, excusez.<br>Hélas ! pardon. | Hé bien, hé bien, sors ;<br>Sors donc, sors donc. | Si je vais prendre un bâton,<br>Tu sauras comme j'assomme ;<br>J'ai le bras bon. |
| Non, non ; restez, restez,<br>Non, non.<br>Quel déplaisir ! | Sors, il faut finir,<br>Il faut finir,<br>Il faut finir. | Sors, sors ; il faut sortir,<br>Il faut sortir. |

## *SCENE X.*

MATHURIN, *saisissant un rateau*, ROSE.

MATHURIN.

ET toi, si je sais que tu parles à son fils — Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte ? J'y vais mettre un cadenat. Si je sais que tu lui parles, vois-tu ce rateau ? le manche est de cœur de bois de cormier ; à pleine main, c'est pour le servir. Qu'il y vienne, morbleu ! qu'il y vienne. Si je le trouve ici — Pour aujourd'hui tu ne lui parleras pas. Je vais fermer la porte à double tour.

## SCENE XI.

ROSE, *pendant la ritournelle, prend le rateau, & le cache.*

ARIETTE.

DEmandez-moi
Pourquoi,
Pourquoi cette colere?
Ils étoient d'un si bon accord :
Ah! mon pere,
Mon pere a tort;
Il a grand tort, il a grand tort.
Voici l'instant que Colas va venir.
Hélas! hélas! que devenir?
Il verra dans mes yeux que je me désespere;
Hélas! que devenir?
Ne se plus voir, il faut mourir.

Demandez-moi, &c.

Hélas! j'étois si contente
Dans l'attente
De le voir
Ce soir.
Que faire
S'il va venir?
Que faire—

Ah! c'est à mon pere
Que je dois obéir.

Demandez-moi, &c.

On frappe; (*pan, pan.*) Ah! c'est Colas, ah! c'est lui.

COLAS, *à travers la porte.*

Rose, Rose, c'est moi.

ROSE.



ROSE.

Ah! c'est lui; la porte est fermée à double tour.

COLAS.

Rose?

ROSE.

Je ne veux pas répondre, cela lui feroit trop de peine; il faudroit que je lui dise pourquoi la porte est fermée à double tour. Hé bien, tant mieux qu'elle soit fermée, j'en suis charmée; il auroit vu que je suis chagrine. Le cœur me bat; il n'appelle plus — il n'appelle plus! il est parti! il est parti! Ha, ha, il s'est bien vîte en allé; je ne l'aurois pas cru. Ah! ciel, il pousse le contrevent; ah! le méchant. Je vais me cacher.

## SCENE XII.

ROSE, COLAS.

COLAS, *par la lucarne.*

ROse, Rose? Elle n'y est pas.

ROSE, *cachée sous la rampe de l'escalier.*

Ah! cela me fait peine.

COLAS.

Rose, voilà un bouquet. Elle n'y est pas. Je vais le jetter à sa place, elle le trouvera. (*Il jette le bouquet, qui tombe par terre.*) Ah! ciel, le voilà par terre; elle peut marcher dessus. Si je pouvois descendre. Ah! je descendrai bien. (*Il accroche son chapeau au linteau de la lucarne, son chapeau tombe en dehors.*) Bon, voilà mon chapeau tombé: qu'importe? (*Il descend, ramasse le bouquet, le met sur la table, sur la chaise, à la quenouille, à son côté. Pendant la ritournelle, Rose a l'air très-embarrassée, & se montre de temps en temps.*)

ARIETTE.

C'est ici que Rose respire,
Ici se rassemblent mes vœux;

Si j'étois maître d'un Empire,
Je le donnerois pour ces lieux.
Ah! Rose que l'on est heureux;
Lorsqu'on soupire,
Et lorsqu'on est deux!

Ce lin
Fut pressé de sa main;
Sa bouche
Touche
Cette quenouille;
Si joliment,
Tant joliment;
Elle la mouille
En la filant.
Que je la baise:
Et cette chaise,
Ici tout est, tout est charmant.

C'est ici, &c.

Bouquet joli
Que j'ai cueilli
Pour elle,
Si de ma belle
Vous êtes accueilli;
Si sa main
Sur son sein
Vous pose,
Dites-lui, Rose;
Charmante Rose;
Votre amant n'ose;
Il n'ose, il n'ose,
Il ne peut exprimer
Comme il sait vous aimer.
Ah! Rose, que l'on est heureux;
Lorsqu'on soupire, & lorsqu'on est deux.

*(A la fin de la ritournelle, Colas cherche à sortir par*

Nº 31



Thérèse Martinet — Marie queverdo

*Ce lin*
*Fut pressé de sa main;*
*Sa bouche*
*Touche*

*Cette quenouille*
*Si joliment,*
*Tant joliment!*
*Elle la mouille*

*En la filant.*
*Que je la baise,*
*Et cette chaise;*
*Ici tout est charmant.*

*Paris chez Martinet*

*la lucarne. Rose montre du dépit de ce qu'il s'en va. Lorsqu'il est prêt de sortir, elle prend une pelotte de laine, elle la lui jette. Il la voit, & descend.)*

COLAS.

Te voilà, te voilà? Ah! Rose, quoi, te voilà?

ROSE.

Va-t-en, va-t-en.

COLAS.

Dis-moi donc.

ROSE.

Non, sors vîte.

COLAS.

Pourquoi te cacher?

ROSE.

Va-t-en, je t'en prie: mon pere—

COLAS.

Ne crains rien, laisse-moi.

ROSE.

Non, je t'en prie; je ne t'écoute pas.

COLAS.

J'étois à la ville.

ROSE.

Ah! que je suis malheureuse de m'être montrée!

COLAS.

Qu'un seul mot.

ROSE.

Eh bien, quoi?

COLAS.

Pour quelle raison, dis-moi—

ROSE.

Ah! je t'en prie, je te le demande à genoux; sors vîte. A ce soir, à ce soir.

COLAS.

Je t'obéis. Ah! quelle cruauté!

ROSE.

Oui, oui, va-t-en.

*(Colas remonte sur la table, sur la cheville, & prêt de*

*passer par la lucarne, il la regarde pendant la ritournelle, & il redescend.)*

| ROSE. | COLAS. |
|---|---|
| **DUO.** | |
| M'aimes-tu ? Ah ! comme je t'aime ! | M'aimes-tu ? Ah ! comme je t'aime ! |
| Je n'ai qu'un desir, | Je n'ai qu'un plaisir. |
| De l'être de même. | Je dis : elle m'aime. |
| Le jour, la nuit | Le jour, la nuit, |
| Ton image me suit ; | Ton image me suit. |
| Je te vois là, là. Ah ! comme je t'aime ! | Je te vois là, là. Ah ! comme je t'aime ! |
| Es-tu comme moi, | Es-tu comme moi, |
| Quand je pense à toi ? | Quand je pense à toi ? |
| Adieu mon ouvrage ; | Adieu mon ouvrage ; |
| Je n'ai nul souci ; | Je n'ai nul souci |
| Je suis sans courage, | De mon labourage, |
| Et je reste ainsi. | Et je reste ainsi. |
| M'aimes-tu, &c. | M'aimes-tu, &c. |

ROSE.

Oh ! ciel, voilà mon pere ; je l'entends : vîte, sauve-toi.

COLAS.

Ah ! que j'aurai bientôt— A ce soir.

ROSE.

Vîte. Mon pere ! Ah ! ciel.

*(Colas a beau se hâter, il est forcé de rester sur la cheville, parce que la lucarne s'est refermée.)*



Nº 34.




*M'aimes-tu, ah, comē je t'aime ? / Je n'ai qu'un desir / De l'être de même*

*Le jour, la nuit / Ton image me suit : / Je te vois là là ; ah, comē je t'aime !*

*Paris chez Martinet*

## SCENE XIII.

### ROSE, MATHURIN, COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

AH! ah! quelle douleur
Pour le cœur
D'une fille
Qui ſeche, qui grille
De voir ſon amant!
Ah! c'eſt un grand tourment.
Quel âge a donc la pauvre enfant?
Seize ans, ſeize ans bientôt.
Hé, tôt, tôt, tôt,
Qu'on la marie.
Ah! papa, je vous prie,
Ou c'eſt fait de ma vie.
La pauvre petite en mourra.

Ah! ah! quelle douleur, &c.

( *Pendant la ritournelle, Mathurin ramaſſe la pelotte de laine que Roſe a jettée à ſon Amant.* )

ROSE, *à part.*

Que je ſuis en peine! Comment va-t-il ſortir de là?

MATHURIN.

Elle a bien du ſoin. Comment auroit-elle ſoin d'un ménage? Elle n'a ſeulement pas ſoin d'une pelotte de laine— ( *Elle la prend d'un geſte rude.* ) Je te— Ah! tu boudes, tu as de l'humeur— Tu ne dis mot. Ah! tu es curieuſe— Ah! tu écoutes— Qu'eſt-ce que tu as entendu? Rien; oui, rien— Je te donnerai ma fille, je te donnerai mon fils. Nous t'avions bien vue, nous nous moquions de toi— Et ſais-tu ce dont tu es cauſe?

C'eſt qu'à l'inſtant il a ordonné (*Il bâille par degrés.*) ah, ah! il a ordonné à ſon fils de partir pour trois ans pour la Province; & c'eſt vrai, car je l'ai vu monter à cheval : il ne s'y tient pas mal. Ah! tu es curieuſe; ah! tu boudes, tu ne dis mot. Oui, hin, ha; tu boudes. Ah! c'eſt cruel; ah! quelle douleur! ah! ah! ah! tout cela m'ennuye; cela me donne envie de dormir. Oui, on va la marier, une pareſſeuſe qui n'eſt capable de rien.

ROSE.

Mon pere.

MATHURIN.

Une vaniteuſe qui ne ſonge qu'à ſe mirer.

ROSE.

Mais, mon pere.

MATHURIN.

Sans ſoin, ſans amitié, ſans vigilance.

ROSE.

Pouvez-vous dire que je—

MATHURIN.

Qui laiſſe traîner juſqu'à ſa laine. (*Elle ſourit d'un rire amer.*) Boire, manger, dormir, & faire ſes quatre repas, voilà ce qu'il lui faut.

ROSE.

Pouvez-vous me faire quelque reproche—

MATHURIN.

Qui n'a que l'amour en tête, qui n'aime que ſon Colas. Seulement le nom de Colas m'en dégoûteroit. Colas— Colas! Un libertin, un vagabond qui eſt amoureux de toutes les filles, qui en conte à toutes celles qu'il voit: mais il *eſt* parti. S'amouracher d'un garçon, & de qui encore? Si je le trouve ici; mais il eſt parti, hi, hi. Ah! ah! que je l'y trouve. Allons, chante. Veux-tu chanter?

ROSE, *faiſant une poupée à ſa quenouille.*

Je vais chanter.

MATHURIN.

Si, ſi, ſi, ſi je m'endors, tu me réveilleras, entends-tu? Tu me réveilleras dans une heure. Tiens ſon diable d'arc; s'il vient le rechercher, tu le lui donneras.



ROSE.

Mon pere, que n'allez-vous ſur votre lit?

MATHURIN.

Je, je, je, je ne veux pas dormir. Chante, chante.

ROSE.

Mais ſi vous dormez.

MATHURIN.

J'entendrai bien ſi tu ne chantes pas.

ROSE.

S'il pouvoit s'endormir!

ARIETTE.

Il étoit un oiſeau gris
Comme un ſouris,
Qui pour loger ſes petits,
Fit un p'tit
Nid.
Sitôt qu'ils ſont tous éclos,
Bien à propos,
Ils vont chantant nuit & jour
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon petit roi;
Donne-moi ta foi, je ſuis à toi.
Ah, ah! remontez vos jambes, car on les voit.

Quand ces oiſeaux vont chantans
Dès le printemps,
La violette a plus d'odeur,
Plus de fraîcheur;
Le papillon vole mieux
Dedans les cieux,
Et Jeanneton dit nuit & jour
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,

Mon petit roi.
Ah, ah! remontez vos jambes, car on les voit.

Ces oiſeaux ont tant chanté
Pendant l'Eté,
Que leur goſier & leur bec
Eſt tout à ſec;
Mais nous ſavons leurs chanſons,
Et nos garçons
S'en vont chantans nuit & jour
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon petit roi.
Ah, ah ! remontez vos jambes, car on les voit.

(*Colas, ſoutenu par cette cheville, en remontant ſes jambes, perd l'équilibre; il tombe ſur la table, de la table par terre, & il entraîne avec lui la ſelle & la bride qui ſont ſur une cheville à côté.*)

ROSE.

Ah! ciel, ah! Colas.

MATHURIN.

Qui eſt là? qui eſt là? qu'eſt-ce que cela? qu'eſt-ce que cela? quel bruit? quel vacarme?

ROSE.

Mon pere— Colas—

COLAS.

C'eſt moi, c'eſt moi.

MATHURIN.

Hé bien, qu'eſt-ce que tu veux, toi? qu'eſt-ce que tu veux? qu'eſt-ce que cela veut dire? Eſt-ce qu'on entre comme ça dans une maiſon? J'ai cru que le toit— que l'enfer— que le diable— Qu'eſt-ce que tu demandes, voyons?

COLAS.

Monſieur Mathurin.

MATHURIN.

Monſieur Mathurin; hé bien?

ROSE.

Nº 39



Queverdo. Therese Martinet

*Colas soutenue par cette cheville en remontant ses jambes, perd l'equilibre; Il tombe sur la table, de la table par terre, et il entraîne avec lui la selle et la bride qui sont sur une cheville à côté.*

Paris chez Martinet

ROSE.

Ah ! certainement il s'eſt bleſſé. Ah ! je me meurs ; ah ! je n'en puis plus.

COLAS.

Roſe, Roſe, vous vous trouvez mal ? (*Elle ſe trouve mal.*)

MATHURIN.

Roſe, Roſe ? Laiſſe-la, laiſſe-la. Ce ſot, qui entre comme une bombe ; il lui a fait peur ; j'ai eu peur moi-même. Ne crains rien, ma fille, c'eſt moi, c'eſt Colas.

COLAS.

C'eſt que je ſuis gliſſé, & je ſuis tombé.

ROSE.

Vous ne vous êtes pas bleſſé ?

COLAS.

Non, bien au contraire.

MATHURIN.

Je veux mourir, ſi je ſavois ce que c'étoit— Mais pourquoi viens-tu ici ?

COLAS.

Je venois—.

MATHURIN.

Tu venois ! parbleu, j'ai bien entendu que tu venois ; mais pourquoi viens-tu ?

COLAS.

Pour vous rapporter ce que—

MATHURIN.

Quoi ?

COLAS.

Cela.

MATHURIN.

Quoi, cela ?

COLAS.

Le voici. Cette ſelle & cette bride que mon pere vous a empruntées.

MATHURIN.

Je te jure que je n'en ſavois rien ; mais quand—

COLAS.

Vous vous portez bien, Monsieur Mathurin, & Mademoiselle Rose ?

MATHURIN.

Oui, oui, nous nous portons bien tous. Allons, tourne-moi les talons, & ne remets plus les pieds ici.

COLAS.

Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que—

MATHURIN.

Non, non, mais adieu.

COLAS.

Est-ce que je vous ai offensé ?

MATHURIN.

Non, non ; mais je suis le maître chez moi, & je ne veux pas que tu y viennes.

COLAS.

Hé, la raison ?

MATHURIN.

Demande-la à ton pere ; tiens, le voilà.

---

## *SCENE XIV.*

COLAS, MATHURIN, ROSE, PIERRE.

COLAS.

AH ! ciel.

ROSE.

Ah ! grand Dieu.

PIERRE.

J'avois oublié— Qu'est-ce que tu fais ici toi?

COLAS.

Mon pere, je venois de la ville, où j'ai reçu votre argent.

PIERRE.

Ce n'est pas le chemin de passer par ici.

COLAS.

Sitôt que le Monsieur a vu votre papier—



PIERRE.

Ce n'est pas cela que—

COLAS.

Il m'a compté tout de suite l'argent.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que je te demande.

COLAS.

Tout l'argent, toute la somme en entier. J'ai vingt-deux écus de six livres, trois louis d'or, & en monnoie; je vais, mon pere.

PIERRE.

Mais, dis-moi un peu—

COLAS.

Mon pere, il seroit charmé de vous connoître.

ROSE.

Vous m'avez fait cueillir une salade.

MATHURIN, *à sa fille.*

(*Les deux peres se donnent un regard d'intelligence.*)

Tais-toi.

PIERRE, *à son fils.*

Tais-toi. Pourquoi es-tu ici ? t'y ai-je envoyé ?

MATHURIN.

Si vous ne l'avez pas envoyé, il a donc plus de soin que vous, car il m'a rapporté la selle & la bride que je vous avois prêtées.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que cette selle & la bride ? qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Les voilà.

PIERRE.

Une selle ?

MATHURIN.

Oui.

PIERRE.

Une selle que j'ai empruntée, moi ! j'en ai quatre chez moi.

MATHURIN.

Il me la rapporte, cependant.

PIERRE.

Me diras-tu ce que cela veut dire ?

COLAS.

Je l'avois empruntée pour un de mes amis dans le village.

PIERRE.

Belle cachoterie ! belles précautions! plutôt que de lui en prêter une des nôtres. Enfin—

---

## *SCENE XV.*

COLAS, ROSE, MATHURIN, PIERRE, LA MERE BOBI.

LA MERE BOBI, *regarde la lucarne.*

AH! ah! oui, c'eſt là.

COLAS, *d'un air ſatisfait.*

Bon, voilà la mere Bobi.

LA MERE BOBI.

Ah! les voilà tous.

MATHURIN.

Hé bien, Maman, qu'eſt-ce que tu veux?

LA MERE BOBI.

Ce que je veux ?

COLAS.

Oui, la mere, donnez-moi le bras.

LA MERE BOBI.

Ne me touche pas. Ah! qu'on a bien raiſon de dire que c'eſt la négligence des peres qui dérange les enfans. Ah! pere négligent, enfant libertin! ( *regardant la fille.*) & qui perd mere perd ſageſſe. J'ai vu, j'ai vu que les peres conduiſoient les enfans, à préſent ce ſont les enfans qui conduiſent les peres; auſſi le ciel eſt offenſé.

MATHURIN.

De quoi?

LA MERE BOBI.

De tout.



PIERRE.

Peut-être de vous entendre.

LA MERE BOBI.

Je ne parle pas à toi, Pierre Le Roux, tu es trop ſage.

ROSE.

Eſt-ce à moi, la mere ?

LA MERE BOBI.

Oui, petite effrontée; ſi ta mere vivoit, comme je te ferois battre!

ROSE.

Mais, vous êtes venue pour quelque choſe ?

LA MERE BOBI.

Oui, pour dire à ton pere, pour dire à ton pere, qu'il y a plus d'aveugles que de clair-voyans.

( *Ils rient tous.*) Ah! ah! ah!

MATHURIN.

Grande nouvelle. Ah! ah! ah!

LA MERE BOBI.

Ah! ah! Ris, montre tes dents comme ſi tu voulois me mordre: il y a bien à rire pour toi. Tiens, ſi j'avois ſu ce que je ſais, quand je t'ai nourri, je t'aurois plutôt laiſſé mourir de faim.

COLAS.

Et moi, la mere, quand vous m'avez ſevré?

LA MERE BOBI.

Tais-toi, petit drôle, petit miſérable, qui ſeras maudit; j'en demande à Dieu pardon; ce n'eſt pas cela que je voulois dire.

ROSE.

Ah! la mere, vous maudiſſez!

COLAS.

Ah! vous donnez des maudiſſons!

LA MERE BOBI.

C'eſt toi qui en es la cauſe: tiens, avec mon bâton, je te— te, te—

COLAS, *à Roſe.*

A ce ſoir. Je m'en vais, car elle eſt folle.

PIERRE.

Tais-toi.

LA MERE BOBI.

Folle, folle ! Je vais te faire voir comme je ſuis folle reſte, reſte. Fais le reſter, Pierre Le Roux.

PIERRE.

Ainſi reſte, puiſqu'elle le veut.

COLAS.

Je ne demande pas mieux que de reſter.

LA MERE BOBI.

Je le crois bien, petit coquin ; tu ne demandes pas mieux.

MATHURIN.

Hé bien, que voulez-vous nous dire ?

PIERRE.

A qui en voulez-vous ?

LA MERE BOBI.

Que vous devez rougir l'un & l'autre de ce que je veux dire.

PIERRE.

Oui, pour vous, de ce que vous ne le dites pas.

LA MERE BOBI.

Je ne le dirai que trop, mais je ne veux pas qu'on le batte.

MATHURIN.

Quoi ? dites-donc.

PIERRE.

Allons donc.

LA MERE BOBI.

Comment ! deux hommes de votre âge ; car toi, Gilles-Nicolas-Mathurin, tu es né— ſept de Janvier de l'année—

MATHURIN.

Après, après, nous ſavons notre âge.

PIERRE.

Oui.

LA MERE BOBI.

Je t'ai tenu ſans reproche dans mon tablier.

MATHURIN.

Enſuite ? dites, ou nous nous en allons.



PIERRE.

Nous vous laiſſons-là.

ROSE.

Je crains bien.—

COLAS.

Elle va nous parler des aveugles.

LA MERE BOBI.

Tu voudrois bien que tout le monde le fût. Souffrir que ce petit ſcélérat & cette effrontée ſe parlent, tant que la nuit dure, à la fenêtre.

ROSE.

Ah ! comme c'eſt faux.

COLAS.

Ah ! peut-on mentir—

COLAS & ROSE.

C'eſt faux, c'eſt faux.

ROSE.

Oui, c'eſt faux. Mon pere ſait bien que je me couche en même temps que lui.

COLAS.

Je couche dans la chambre de mon pere.

LA MERE BOBI.

Oui ; & tu te leves, & tu deſcends par la fenêtre du grenier, par la poulie : on t'a vu ; tout le village le ſait.

ROSE.

Peut-on dire des choſes comme cela ?

COLAS.

Si je ſavois ceux qui l'ont dit, ils auroient affaire à moi.

LA MERE BOBI.

C'eſt moi, c'eſt moi qui le dis ; voyons ſi j'aurai affaire à toi.

COLAS.

Si vous radotez.—

PIERRE.

Tais-toi, encore un coup.

LA MERE BOBI.

Je radote : tiens, je n'aurois pas tout dit, mais je vais tout dire.

COLAS.

Je vous en défie.

ROSE.

Oh! ciel, pourquoi la défier ?

LA MERE BOBI.

Ne le battez pas, toujours. Comment, tout à l'heure tu n'as pas frappé à cette porte ?

COLAS.

Il faut bien frapper pour entrer.

LA MERE BOBI.

Pour entrer: que n'entrois-tu ? que n'entrois-tu ? Tu n'as pas fait le tour de la maiſon ? tu n'as pas ſauté dans la petite ruelle ? tu n'as pas fourré tes pieds dans les trous de la muraille, l'un après l'autre ? tu n'as pas enjambé par-deſſus le mur, & ſauté dans mon jardin ?

COLAS.

Non, non, non.

LA MERE BOBI.

Non, non. Comment ! je ne t'ai pas vu monter ſur mon figuier ? La branche a caſſé. Ah ! ciel— Mais rien ne le corrige. Il s'eſt relevé comme un furieux. Comment, tu ne t'es pas relevé comme un furieux ? Tu n'as pas monté ſur mon noyer, & paſſé par la lucarne ? Tiens, la voilà pour me démentir.

COLAS.

Non, non, c'eſt faux.

LA MERE BOBI.

Ah ! race de ſatan, tu me démens ?

COLAS.

Oui, je vous déments.

LA MERE BOBI, *montrant le chapeau.*

Hé bien, déments ton chapeau, que tu as laiſſé tomber dans le jardin.

PIERRE.

Comment ?

COLAS.

Ah ! ciel.

ROSE.

Ah ! grands Dieux.

MATHURIN.




Queverdo del. Martinet Sculp.

La Mere Bobi (*montrant le chapeau*)

*Hé bien, déments donc ton chapeau que tu as laiſſé tomber dans le jardin*

*Paris chez Martinet*

MATHURIN.

Ah! parbleu, je ne m'étonne plus; par le diable! j'ai cru que c'étoit l'enfer. Ah! Pierre le Roux, ah! Pierre le Roux.

ROSE.

Ah! la mauvaise femme; pouvez-vous—

COLAS.

Demandez-moi qu'est-ce que je vous ai fait; oui, je m'en vas; oui, mon parti est pris; oui, je vais quitter le pays. Je suis au desespoir.

LA MERE BOBI.

Voilà-t-il pas qu'il est au désespoir? Ce petit coquin-là me fera mourir de chagrin.

( *Elle tire son mouchoir, & pleure.* )

*TRIO.*

| MATHURIN. | PIERRE LE ROUX. | LA MERE BOBI, |
|---|---|---|
| Ceci me paroit fort. | | *aux Peres.* |
| | J'en suis d'accord, j'en suis d'accord. | |
| Qu'en pensez-vous? qu'en pensez-vous? | Qu'en pensez-vous? qu'en pensez-vous? | |
| Il faut, il faut prendre un parti. | Il faut prendre un parti. | |
| | | Moi, mon avis,<br>Dans tout ceci, |
| Qui l'auroit dit?<br>Qui l'auroit cru?<br>Comme cet amour s'est accru!<br>Qui l'auroit dit?<br>Qui l'auroit cru?<br>Voyez-les donc. | Comme cet amour s'est accru!<br>Voyez, voyez-les donc. | Moi mon avis,<br>Dans tout ceci,<br>C'est qu'il faudroit<br>Prendre un parti,<br>C'est qu'il faudroit<br>Prendre un parti.<br>Moi je me suis bien apperçu<br>Comme cet amour s'est accru.<br>Voyez-les donc,<br>Voyez-les donc. |

| MATHURIN. | PIERRE LE ROUX. | LA MERE BOBI, *aux peres.* |
|---|---|---|
| Et qui l'auroit cru ?<br>Comme cet amour s'est accru !<br>Mais qui l'auroit cru ?<br>Comme cet amour s'est accru ! | Ah ! qui l'auroit dit ?<br>Qui l'auroit cru ? | |
| Mais comment pouvoir nous défendre?<br>Fléchirons-nous ? Il faut fléchir. | Mais comment pouvoir nous défendre?<br>Non, réfléchissons à loisir. | Voyez-les donc.<br>Ils me feront tous deux mourir. |

| LA MERE BOBI, *aux enfans.* | COLAS. | ROSE. |
|---|---|---|
| | Adieu, Rosette, je m'en vas. | Ne t'en va pas, ne t'en va pas. |
| Aussi vous m'obstinez trop fort.<br>Pourquoi m'obstinez-vous si fort ? | Ne pleure pas, ne pleure pas. | Ne t'en va pas, ne t'en va pas. |
| | Ne pleure pas, ne pleure pas. | Ne t'en va pas, ne t'en va pas. |
| Mais, mon fils Colas, | Pense à Colas,<br>Ne pleure pas.<br>Pense à Colas,<br>Ne pleure pas. | |
| Mais, mon fils Colas, | | |
| Mon fils Colas, ne pleure pas. | Adieu, Rosette, je m'en vas, je m'en vas. | Si tu pars, tu ne me retrouveras pas. |
| J'appaiserai. | Espérons tout, mon pere est tendre. | Je mourrai, car je suis trop tendre. |

| MATHURIN. | PIERRE LE ROUX. | LA MERE BOBI, *aux peres.* |
|---|---|---|
| Fléchirons-nous ? Il faut fléchir. | Nous réfléchirons à loisir. | Ils me feront tous deux mourir. |



| MATHURIN. | PIERRE LE ROUX. | LA MERE BOBI, *aux peres.* |
|---|---|---|
| Laisse-le dire, il n'y voit rien. | D'autre bien, d'autre bien. | |
| | | Ah ! ne le battez pas, |
| Pourquoi nous montrer cet argent ? | | |
| | D'autre bien, d'autre bien. | Ah ! ne le battez pas. |
| Laisse-le dire, il n'entend rien. | Insolent, insolent ! | |
| Que faire,<br>Que faire ?<br>Que ferions-nous,<br>Que ferions-nous ? | Que faire,<br>Que faire ?<br>Que ferions-nous,<br>Que ferions-nous ? | Ecoutez-moi.<br>Ecoutez-moi. |
| Ne vous déplaise, il perdra la raison. | Ne vous déplaise, il perdra la raison. | Ne vous déplaise, il vous rend votre argent. |
| | Insolent, insolent ! | |
| Faites-lui serrer cet argent. | | Ah ! ne le battez pas. |
| | Insolent, insolent ! | |
| Laissez-lui prendre son argent. | | Ah ! ne le battez pas. |
| Mais voyez, il perd l'esprit. | Il perd la raison. | |
| Mais voyez, il perd l'esprit. | Il perd la raison. | |
| Je crois qu'ils sont tous deux fous. | | |
| Que ferions-nous, que ferions-nous ? | Que ferons-nous, que ferons-nous ? | Il faut prendre un parti. |

| LA MERE BOBI, | COLAS. | ROSE. |
|---|---|---|
| *aux enfans.* | Quel déplaisir, quel déplaisir !<br>J'ai reçu de vous la vie,<br>Je n'en eus pas d'autre bien. | Si je le perds, je veux mourir. |
| | Si Rosette m'est ravie,<br>De vous je ne veux plus rien. | |
| | Je pars à l'instant,<br>Voilà votre argent.<br>Cinq & six c'est huit,<br>& trois c'est treize,<br>& neuf c'est seize.<br>Ne vous déplaise, voilà votre argent. | |
| | Si Rose ne m'est unie,<br>De vous je ne veux plus rien. | |
| Ainsi pourquoi m'obstinez-vous ?<br>Aussi pourquoi m'obstinez-vous ? | Non, laisse-moi.<br>Non, laisse-moi. | Ecoute-moi.<br>Ecoute-moi. |
| | Adieu, Rose, je m'en vas. | Ne t'en va pas, ne t'en va pas. |

| MATHURIN. | PIERRE LE ROUX. | LA MERE BOBI, |
|---|---|---|
| | | *aux peres.* |
| Alors il faut prendre un parti. | Allons, il faut prendre un parti. | Oui, oui, prenez votre parti.<br>Ah ! croyez-moi.<br>Ah ! croyez-moi. |
| Les marier,<br>Les marier. | Eh ! mais pourquoi ? | Mariez-les,<br>Mariez-les. |



| MATHURIN. | PIERRE LE ROUX. | LA MERE BOBI, |
|---|---|---|
| | | *aux peres.* |
| Et nos projets,<br>Et nos projets,<br>Où seront-ils ?<br>Où seront-ils ?<br>Qu'en pensez-vous ? | Je vous le dis.<br>Ma foi, que ferons-nous ? | Ils s'aiment tant,<br>Ils s'aiment tant,<br>Que c'est plaisir,<br>Que c'est plaisir.<br>Il faut les voir,<br>Il faut les voir.<br>Je les ai vus,<br>Je les ai vus,<br>Et entendus,<br>Et entendus. |
| Mais qui l'auroit cru ?<br>Comme cet amour s'est accru !<br>Mais qui l'auroit cru ?<br>Comme cet amour s'est accru ! | Mais qui l'auroit dit ?<br>Qui l'auroit cru ?<br>Mais qui l'auroit dit ?<br>Qui l'auroit cru ? | |
| Voyez, il a perdu la raison. | Voyez, il a perdu la raison. | Voyez-les donc, mais voyez-les donc. |
| Mais comment pouvoir nous défendre?<br>Hé bien, les conservez-vous?<br>Il faut ici,<br>Il faut ici,<br>Dans tout ceci,<br>Dans tout ceci,<br>Prendre un parti,<br>Et c'est ainsi. | Mais comment pouvoir nous défendre?<br>L'avez-vous cru,<br>L'avez-vous cru ?<br>Comme il est résolu. | |
| Fléchirons-nous ? Il faut fléchir. | Non, réfléchissons à loisir. | Ils me feront tous deux mourir. |

| LA MERE BOBI, *aux enfans.* | COLAS. | ROSE. |
|---|---|---|
| | Ne pleure pas, pense à Colas. | Ne t'en va pas, ne t'en va pas. |
| Mais, mon fils Colas, | Pense à Colas, Ne pleure pas. | Ne t'en va pas. Hélas ! hélas ! |
| Mais, mon fils Colas, | Pense à Colas, Ne pleure pas. | Ne t'en va pas. Hélas ! hélas ! |
| Mon fils Colas, ne pleure pas. | Adieu, Rose, je m'en vas. | Si tu pars, tu ne me reverras pas. |
| J'appaiserai, je calmerai. | Espérons-tout, mon pere est tendre. Quel déplaisir, quel déplaisir ! | Je mourrai, car je suis trop tendre. Si je te pers, je veux mourir. |

PIERRE.

Sors d'ici à l'instant, & va m'attendre à la porte.

MATHURIN.

Et toi, monte à la chambre tout à l'heure.

PIERRE.

Impertinent !

MATHURIN.

Petite sotte !

PIERRE.

Ce grand pleureur !

MATHURIN.

Grande niaise !

LA MERE BOBI.

Va, mon fils, va.





## *SCENE XVI.*

PIERRE, MATHURIN, LA MERE BOBI.

PIERRE.

CEla dérange toutes nos mesures.

MATHURIN.

Il est temps ; il n'y a hiver qui tienne.

LA MERE BOBI.

C'est bien naturel.

PIERRE.

Je ne m'attendois pas qu'il m'attendriroit.

LA MERE BOBI.

C'est bien naturel, c'est bien naturel. Tenez, mes enfans.

## *SCENE XVII, & derniere.*

TOUS LES ACTEURS.

*Pendant la ritournelle du Vaudeville, Rose descend l'escalier tout doucement, & Colas s'approche en se coulant.*



## *VAUDEVILLE.*

LA MERE BOBI.

FOurnissez un canal au ruisseau  
Dont les eaux portent le ravage ;  
Secondez les efforts d'un rameau,  
Dont la feuille enrichit un treillage.  
Soyez prudent, & croyez-moi ;  
Je pense qu'en cette aventure,  
Il faut seconder la nature,  
Puisqu'elle vous fait la loi.

COLAS.

Ah ! mon pere,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans
Quand on fit votre mariage ;
Au lieu d'un, vous aurez deux enfans ;
Soyez sûr que dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre, de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature,
Seront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon pere, encor plus ;
Si nos jours ne couloient ensemble,
Ses desirs deviendroient superflus.
Même nœud nous unit, nous rassemble,
Et nos enfans seront en moi,
Pour vous la leçon la plus sure ;
L'amour instruiroit la nature,
Si jamais j'oubliois sa loi.

PIERRE.

Mon ami, nous avions résolu
De jetter bien loin cette fête ;
Leur amour autrement l'a voulu ;
Je croyois que j'avois plus de tête.
Mais contre un fils on sent en soi
Un quelque chose qui murmure,
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfans, il fera jour demain ;
Allons tous cinq nous mettre à table ;
Là nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen l'instant favorable.
Viens, Maman, à présent c'est moi
Qui dois rendre la marche sûre ;
Il faut seconder la nature,
Sitôt qu'elle nous fait la loi.

*FIN.*